

Format : 145 x 210

Date de mise en vente : le 14 avril 2011

Sozerko Malsagov & Nikolai Kisselev-Gromov

## AUX ORIGINES DU GOULAG

Récits des îles Solovki

400 pages

24 €

ISBN : 978-2-84941-228-2

Sodis :

---

Gyaltzen Drolkar

## L'INSOUMISE DE LHASSA

Douze ans dans les prisons chinoises au Tibet

240 pages

20 €

ISBN : 978-2-84941-227-5

Sodis :

---

Relations PRESSE

Emmanuel Amar

01 40 13 87 74 / 06 18 06 42 71

eamar@bourin-editeur.fr

**FB** François  
Bourin  
Editeur

www.bourin-editeur

**FB** François  
Bourin  
Editeur

présente la collection

les  
moutons  
noirs



Conception : Béatrice Sicouri



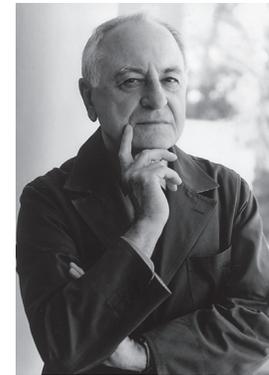
Vingt ans après l'effondrement du communisme soviétique que nous avons salué comme une victoire de la liberté et de la démocratie, ces valeurs sont menacées de multiples manières. Les pays qui les ont portés sont affaiblis tandis que triomphent des régimes qui reposent sur l'alliance de la violence, du mensonge, du mépris des personnes et de la puissance de l'argent. Ces régimes semblent même fasciner une partie des élites des vieilles nations démocratiques. Pourtant, des hommes et des femmes se lèvent pour dénoncer, souvent dans un grand isolement, et au péril de leur liberté et parfois de leur vie, les dénis de justice dont ils sont témoins.

La collection *Les moutons noirs* veut apporter sa contribution à leur combat. Elle a été voulue par Galia Ackerman, Marie Holzman, Pierre Bergé et Jean-François Bouthors. Marie Holzman et Pierre Bergé ont soutenu de longue date les dissidents chinois et le combat des Tibétains. Galia Ackerman, engagée depuis l'époque soviétique aux côtés des dissidents de l'Est européen, et Jean-François Bouthors, ont traduit et édité chez Buchet/Chastel les livres d'Anna Politkovskaïa.

L'objet de la collection est de publier des textes qui font comprendre la nécessité de poursuivre la lutte pour la défense de la liberté, des droits de l'homme et de la démocratie au moment où il est tentant de douter de la pertinence de ce combat. *Les moutons noirs* accueilleront des documents, des portraits, des témoignages avec le souci qu'ils aient une valeur exemplaire en vue de convaincre le plus grand nombre de la nécessité de soutenir ceux qui luttent pour la liberté et le respect des personnes, quelle qu'elles soient, et de s'exercer soi-même à la vigilance.

La collection publiera quatre livres par an. Les deux premiers sortiront en avril. *L'Insoumise de Lhassa* est le témoignage d'une nonne tibétaine qui a passé douze ans dans les geôles chinoises pour avoir manifesté en faveur du dalaï-lama et de la liberté du Tibet. *Aux origines du Goulag*

réunit deux récits inédits en France, qui décrivent la réalité du bagne des îles Solovki, dans les années 1920, qui furent le moule du système des camps soviétiques et d'une manière de traiter « l'ennemi du régime » qui reste d'actualité aujourd'hui en bien des lieux. À l'automne 2011, devraient paraître un ouvrage sur Cuba et un autre, sur la nature du « poutinisme ». Par la suite la collection accueillera des voix venues d'autres régions du monde – Iran, Afrique, etc. – avec la conviction que défendre la liberté des autres, c'est honorer et préserver la nôtre.



« *La lutte contre la dictature, contre toutes les dictatures, est devenue l'une des priorités de la planète. Il n'est plus acceptable, à l'heure d'Internet, de la mondialisation des ressources, d'assister passivement à l'exploitation éhontée par certains gouvernements violents de pans entiers de leur population, et à l'appropriation de toutes les richesses de leur pays. Certes, nous n'avons pas de leçon de morale à donner à qui que ce soit. Mais nous faire le porte-parole*

*de ceux qui se battent contre les dictatures, de ceux qui sacrifient leur liberté, comme Hu Jia, comme Liu Xiaobo et tant d'autres en Chine et ailleurs, ou leur vie comme Anna Politovskaïa et tant d'autres journalistes en Russie, c'est nous porter au secours de ceux qui œuvrent pour un monde meilleur. Ne pas le faire serait suicidaire. Ce serait accepter un avenir basé sur le mépris des lois, le mépris des plus démunis, des malades, et le triomphe de la violence. Soyons les moutons noirs du politiquement correct régnant !* »

Pierre Bergé



# Sozerko Malsagov & Nikolaï Kisselev-Gromov AUX ORIGINES DU GOULAG

Récits des îles Solovki

Au début des années 1920, les tchékistes décidèrent de faire du monastère des îles Solovki, dans la mer Blanche, près du Cercle polaire, une prison. L'archipel devint bientôt le noyau d'un système de camps, le prototype du Goulag.

Ce livre réunit les récits, inédits en France, d'un prisonnier et d'un inspecteur du camp. Deux témoignages exceptionnels sur la naissance du système concentrationnaire soviétique, et sur une manière de considérer et de traiter « l'ennemi » qui n'a pas disparu aujourd'hui, notamment dans une partie du monde post-soviétique.

Le premier récit, *L'Île de l'enfer*, est celui de Sozerko Malsagov. Cet officier de l'armée Blanche qui s'est battu pour la liberté du Caucase est arrivé aux Solovki au printemps 1924. Il raconte ce qu'il a appris par d'autres détenus sur la création du camp

et sur le système d'exécutions de masse perpétrées par les tchékistes dans les années précédentes. Il décrit du point de vue des détenus, le fonctionnement du camp et les traitements infligés aux prisonniers. Il parle en particulier de la situation des femmes obligées de se prostituer pour ne pas mourir de faim et de travaux pénibles. Il dresse des portraits forts des brutes tchékistes qui gouvernent les camps. La dernière partie de son texte rapporte sa fuite en 1925, pour gagner la Finlande.

*Le Tombeau des victimes de la terreur communiste*, de Nikolaï Kisselev-Gromov – ancien officier blanc qui avait réussi à se faire passer pour un révolutionnaire – est le récit d'un geôlier malgré lui. Lorsqu'il arrive comme « inspecteur » aux Solovki en 1927 le système a pris de l'ampleur. Les camps situés désormais aux quatre coins de l'URSS se remplissent de millions de petits entrepreneurs ayant participé à la NEP et de paysans qui résistent à la collectivisation. S'y ajoutent tous ceux qui se permettent la moindre critique du régime.

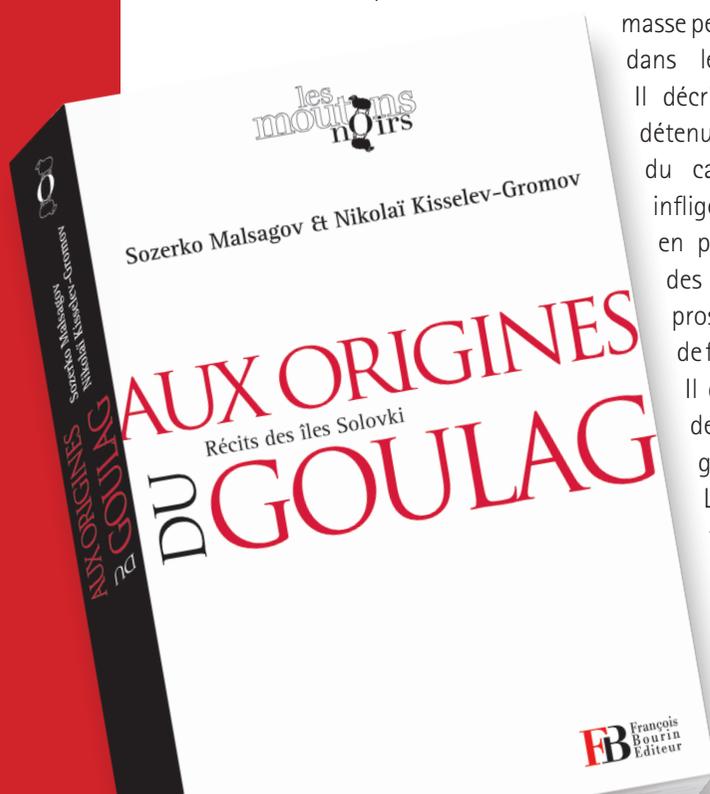
Kisselev-Gromov va parcourir les camps et les « lieux de missions » faisant partie du SLON (Camps du Nord à Destination Spéciale). Il décrit les effroyables conditions de travail, les cachots, les lieux de punition destinés à provoquer la mort des détenus, les traitements sadiques généralisés, etc. Il donne également une description précieuse des tchékistes et de leurs conditions de vie, montrant comment ils profitent d'un système totalement esclavagiste. Enfin, il raconte le tournage d'un film de propagande et les préparatifs dans les camps pour la visite du grand écrivain Gorki pour lequel on a fait construire un village Potemkine.

Avec un talent littéraire certain, Kisselev-Gromov sait reproduire des conversations entre les geôliers ou leurs « échanges » avec des prisonniers qui font se glacer le sang.

Ces deux récits complémentaires constituent un apport fondamental à la connaissance de la genèse du Goulag et de ses développements.

*SOZERKO MALSAGOV est un Causasien, officier de l'armée Blanche. Il a été interné aux îles Solovki en 1924, après avoir cru à une amnistie. Il s'en est enfui l'année suivante. Il a publié son récit à Riga, en 1925.*

*NIKOLAÏ KISSELEV-GROMOV a été envoyé aux Solovki par l'OGPOu comme inspecteur des Camps du Nord à Destination Spéciale en 1927. Écœuré par ce qu'il voit, il prendra la fuite en 1930. Il publiera son témoignage en 1936 à Shanghai.*





## (EXTRAITS)

### LE TRANSFÈREMENT.

Une fois que les « ennemis du pouvoir soviétique » cités dans le deuxième chapitre sont déclarés coupables, ils sortent des caves de l'OGPOu<sup>1</sup> et sont transférés en prison puis, en plusieurs étapes, jusqu'au SLON<sup>2</sup>.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion de visiter des prisons de transit et j'ai vu les conditions de vie effrayantes qui y sont la norme pour les détenus. Des cellules prévues pour accueillir cinquante individus en contenaient deux ou trois cents. Ils étaient tous couchés sur le sol de béton, terriblement serrés, je dirais même empilés les uns sur les autres. Ils ne disposaient ni de lits, ni de tables, ni de bancs. En revanche, il y avait une grande cuve en bois dans laquelle tous les détenus faisaient leurs besoins. Odeur insupportable, saleté indescriptible, ennui maximal !

C'est toujours la nuit que les détenus sont sortis des prisons et installés à bord des wagons qui les emmèneront plus loin. Voici à quoi ressemblent ces transferts. Un groupe de 500-600 personnes est amené, sous forte escorte, jusqu'au lieu d'embarquement, en passant par les rues les plus obscures et les moins fréquentées. Les proches de ces malheureux ayant réussi à découvrir l'horaire et l'itinéraire de leur départ sont dispersés par les convoyeurs et ne sont en aucun cas autorisés à s'approcher des wagons où l'on charge les détenus. Ces derniers, en attendant l'embarquement, sont disposés en rangs serrés devant les trains, entourés de convoyeurs qui les tiennent en joue. Autour de l'anneau que forment les convoyeurs, on assiste à des scènes déchirantes. Les épouses, les mères, les pères veulent embrasser une dernière fois leurs proches, sur le point d'entreprendre un terrible voyage. Chassés par les tchékistes, ils s'échinent tout de même à jeter un dernier regard sur les prisonniers, certains pleurent, d'autres font le signe de croix, les mères murmurent : « Mon fils, mon fils chéri... »

Les détenus et les condamnés à l'exil interne sont si nombreux que les wagons pour prisonniers viennent à manquer et qu'on les achemine vers les camps dans des wagons de marchandises. Ces wagons, tous pourvus de cabines de freinage, sont fermés à double tour. Tous les deux ou trois wagons, il y a une plate-forme avec des mitraillettes. Et dans chaque cabine de freinage, il y a plusieurs tchékistes armés de la tête aux pieds, issus des unités de convoyeurs du Guépéou. C'est ainsi que se passe le transfèrement.

En hiver, il fait terriblement froid dans les wagons de marchandises, qui ne sont pas dotés de poêles. Il y fait aussi parfaitement sombre, car il n'y a ni lampes ni bougies. La saleté est innommable et, surtout, les détenus sont effroyablement serrés. Rien n'est prévu pour leur permettre de se coucher ou même de s'asseoir.

Ils doivent donc passer tout le voyage debout. Or un wagon de marchandises peut contenir jusqu'à soixante personnes. Avant le départ, les tchékistes jettent à l'intérieur du wagon un vieux seau, souvent troué, et ordonnent aux détenus d'y faire leurs besoins ; en chemin, ils n'auront pratiquement jamais le loisir de sortir du wagon pour cela. C'est un ordre qui vient directement de l'OGPOu.

Voici le genre de scènes dont j'ai plus d'une fois été le témoin. À une gare minuscule du chemin de fer de Mourmansk, où il n'y a personne hormis deux ou trois employés, les tchékistes décident enfin de laisser sortir les détenus pour « se soulager » et pour qu'ils puissent ramasser un peu de neige en guise d'eau potable. « Dehors, en quatrième vitesse ! », hurlent-ils. Les prisonniers se précipitent à l'extérieur, font leurs besoins près des wagons et, immédiatement, ramassent toute la neige qu'ils peuvent dans leurs bols, leurs gobelets ou, tout simplement, dans les pans de leurs manteaux ou encore dans leurs bonnets. Bon nombre d'entre eux jettent leurs caleçons, dans lesquels ils avaient dû se soulager pendant qu'ils étaient encore dans le wagon. Il ne leur reste alors plus qu'une simple chemise...

Le voyage de Petrograd jusqu'au SLON dure au moins trois jours. Pour ce trajet, chaque détenu reçoit environ un kilo de pain noir, à demi-cuit et rassis, ainsi que trois poissons séchés. On ne leur donne pas une seule goutte d'eau. Quand, en chemin, ils demandent de l'eau aux tchékistes, ceux-ci leur répondent : « Tu n'as pas bu assez à la maison ? Attends qu'on arrive aux Solovki, je te ferai boire, moi ! » Quand un détenu, au désespoir à cause de la soif, se met à réclamer avec insistance de l'eau et menace de se plaindre aux supérieurs hiérarchiques des gardes, ces derniers le passent à tabac. Après quoi les autres n'osent plus rien dire et souffrent en silence...

Le voyage, je l'ai dit, dure au moins trois jours... depuis Petrograd, dernière prison d'étape. Mais pour les détenus transférés depuis Bakou ou Vladivostok, le chemin prend plusieurs semaines.

<sup>1</sup> OGPOu : Direction politique unifiée d'État, une des nombreuses dénominations de la police politique soviétique, selon les périodes (Tchéka, OGPOu, NKVD, KGB et autres).

<sup>2</sup> SLON, acronyme pour Camps du Nord à Destination Spéciale. Ces camps étaient principalement destinés à des prisonniers politiques : des « anciens » du régime tsariste, des bourgeois, des prêtres, des opposants de différents partis de gauche, etc., bien qu'il y ait eu là également une certaine quantité de la pègre, souvent utilisée pour opprimer encore davantage les « politiques ».



## (EXTRAITS)

### LA « MISSION » DE TRAVAIL

Une fois que les contremaîtres ont formé les rangs des détenus qui leur sont confiés, les convoyeurs arrivent pour emmener les coupeurs de bois dans la forêt. Ils y vont de leurs aboiements : « Faites l'appel, à partir de la droite, par ordre de numéros ! », puis « premier rang, trois pas en avant, marrche », etc. Et comme toujours, cette rengaine que les détenus ont déjà si souvent entendue mais qui continue de leur inspirer la plus grande nervosité : « Un pas de côté, on tire ! » Et enfin : « Formation, au travail dans la forêt, en avant MAAARRCHE ! »

Les détenus doivent parcourir jusqu'à dix kilomètres pour arriver sur leur lieu de travail. Cette distance augmente chaque jour : en abattant les arbres, ils s'éloignent sans cesse davantage de l'emplacement de la mission .

La formation arrive à la forêt alors qu'il fait encore très sombre. Les contremaîtres distribuent des allumettes, qui permettent aux détenus de vérifier si les pins ont été marqués et peuvent donc être abattus. Avant de commencer l'abattage, les travailleurs, qui ont de la neige jusqu'à la taille, doivent d'abord écarter toute la neige qui entoure l'arbre. Chaque détenu a l'ordre d'abattre trente-cinq arbres et d'en ôter les branches et l'écorce. Ensuite, à la fin de la journée, il devra de nouveau franchir les cinq à dix kilomètres qui le séparent de la mission.

Abattre et nettoyer trente-cinq arbres, c'est seulement l'objectif plancher assigné au détenu. Mais de nombreux autres travaux lui sont imposés. J'en parlerai un peu plus loin. Je veux d'abord mentionner le travail supplémentaire dont les détenus en bonne santé doivent s'acquitter à la place de leurs camarades malades ou épuisés, jusqu'à ce que ceux-ci soient remplacés. Le département médical du SLON a émis une directive d'après laquelle, en mission, les infirmiers ne peuvent « légalement » pas déclarer malades plus de 2 % des détenus. Seuls ceux qui ont une forte fièvre sont considérés malades ; les autres prisonniers souffrants sont qualifiés de « simulateurs ». S'il y a par exemple 3 % de malades dans une mission donnée, alors il appartient aux valides d'effectuer le travail des malades « de trop ». L'ordre vient directement de la direction du SLON. Les gardes parviennent à remplir cet objectif, à grands coups de trique.

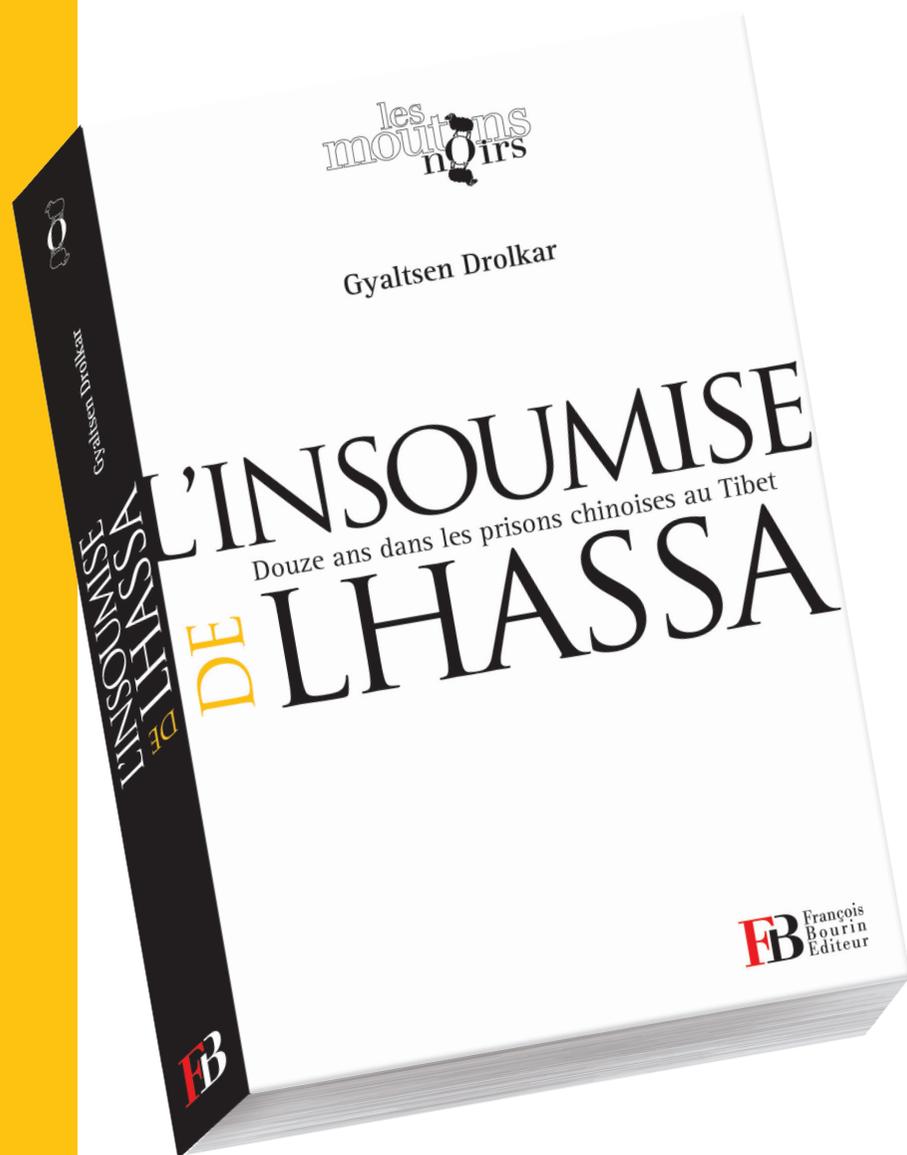
L'insoutenable dureté des travaux forcés conduit certains détenus à poser la main gauche sur une souche et à se couper les doigts, voire la main entière, d'un coup de hache. Les gardes battent violemment les auteurs de telles automutilations, puis les renvoient consulter l'infirmier de permanence, à la mission. Ils leur donnent alors un « passe ». Il s'agit d'un rondin de bois d'une bonne trentaine de kilos, sur lequel le garde en chef écrit : « Le porteur de ceci est un tire-au-flanc, un parasite, un simulateur. Je le renvoie à la mission pour qu'on y fasse bander sa main coupée à la hache. Une fois le bandage posé, merci

de me le renvoyer pour qu'il termine son travail. » Le mutilé doit porter ce passe sur des kilomètres. Arrivé à la mission, il reçoit une nouvelle correction de la part du tchékiste de garde, avant d'enfin pouvoir être ausculté par l'infirmier. Celui-ci étale de l'iode sur la plaie, pose un bandage fait de vieilles chemises mal lavées pleines de poux, et remet le blessé à la disposition du responsable de la mission, qui s'empresse de charger un planton de ramener le mutilé au travail. « Tu croyais quoi, chacal ? Qu'on te trouverait plus de travail ? Tu peux plus couper du bois... Eh ben tu vas scier ! Une main te suffira... », ricanent les tchékistes et les contremaîtres. Et le mutilé scie. Il scie d'une seule main, chaque jour, soit jusqu'à ce qu'il meure des suites d'une infection sanguine, soit jusqu'à ce qu'il demande à un camarade de lui couper l'autre main aussi... S'il survit à la seconde amputation alors, au printemps, on l'enverra sur l'île de Kond, et là, c'est la fin. Personne n'en est jamais revenu vivant.

Il existe au SLON un ordre particulier concernant les coupables d'automutilations : « Ne pas les libérer du travail et exiger qu'ils atteignent les objectifs fixés. » Cet ordre a été signé par le chef du SLON, Nogtev ; la même directive a été envoyée par le chef de la Section spéciale près le collège de l'OGPOu, Gleb Bokii. Mesure logique. Si les règles concernant les automutilés n'étaient pas aussi sévères, tous les détenus se trancheraient les doigts ou les mains ! Et dans ce cas, qui abattrait tout ce bois pour le SLON ? Qu'advierait-il du plan quinquennal ? Pourrait-on encore le réaliser en quatre ans ? Comment les bolcheviks obtiendraient-ils ces devises étrangères dont ils ont tellement besoin ?

De nombreux détenus, voyant que l'automutilation ne les sauverait pas, et comprenant que leur seule perspective est une mort inévitable précédée de longues souffrances, prennent une décision plus radicale : ils se pendent à des arbres gelés ou se couchent sous un pin au moment où on l'abat. C'est le seul moyen qu'ils trouvent pour mettre fin, une bonne fois pour toutes, à leurs tourments.

<sup>3</sup> Une partie des détenus travaillait dans les environs de leur camp et le regagnait la nuit ; d'autres étaient envoyés en « missions » à des endroits éloignés des camps, surtout pour l'abattage de la forêt. Les envoyés en mission étaient censés construire d'abord des habitations pour leurs gardiens et ensuite se contenter eux-mêmes de cabanes quelconques, construites à la hâte. Ils vivaient donc sur leurs lieux de travail forcé, dans des conditions plus horribles encore que ceux qui s'entassaient dans leurs baraquements dans les camps. Selon Kisselev-Gromov, les camps des Solovki comptaient à son époque (à la fin des années 1920) près d'un millier de « missions ».



**Gyaltsen Drolkar**

## L'INSOUMISE DE LHASSA

Douze ans dans les prisons chinoises au Tibet

En 1990, Gyaltsen Drolkar, jeune moniale tibétaine, âgée de dix-neuf ans était arrêtée pour avoir manifesté en faveur du Dalai-lama et de la liberté du Tibet. Avec treize autres nonnes, elle a été torturée et jetée en prison. Inflexibles dans leur détermination, elles sont parvenues en 1993 à faire sortir de leur geôle une cassette où elles avaient enregistré des chants exaltant la beauté de leur pays natal et leur désir de liberté. Ces chants firent le tour du monde et leur valurent huit ans de prison supplémentaires, dans des conditions effroyables.

Libérée en 2002, Gyaltsen Drolkar, dut se résoudre à fuir le Tibet où il lui était désormais impossible de mener une vie libre et normale. C'est à pied, au péril de sa vie, qu'elle a gagné clandestinement le Népal, au terme d'une marche de douze jours, dans la neige, en haute altitude. Réfugiée aujourd'hui en Belgique, elle ne vit plus que pour faire connaître le sort de son peuple, et les trésors de l'identité tibétaine.

Dans un récit inédit d'une pureté bouleversante, Gyaltsen Drolkar raconte cette histoire, depuis son enfance nomade jusqu'à son arrivée en Europe. Elle dit, pudiquement, la cruauté du traitement réservé par les Chinois à ceux qui ne se soumettent pas. Rarement, l'âme du combat tibétain pour la liberté n'a été aussi magnifiquement exprimée.

*GYALTSEN DROLKAR est née en 1971 dans une famille d'éleveurs nomades au sud est de Lhassa, la capitale tibétaine. Elle a rejoint en 1989 le monastère de Garu. Elle vit en Belgique depuis la fin de l'année 2004.*



## (EXTRAITS)

### AU MONASTÈRE

Le monastère de Garu était extrêmement engagé, je n'allais pas tarder à m'en apercevoir. Une semaine seulement après mon arrivée, une dizaine de nonnes partirent secrètement pendant la nuit. Je compris plus tard qu'elles étaient allées manifester à Lhasa. Elles ont fait la première partie du chemin à pied, dans la montagne, dormant dans des grottes jusqu'à l'aube pour ne pas être remarquées. Puis elles sont arrivées dans la vallée et ont gagné la route sur laquelle passait – pas très souvent ! – une sorte de véhicule à trois roues, ressemblant vaguement à un tracteur, qui les a emmenées à Lhasa pour la somme de cinq mottas par personne. Elles furent toutes arrêtées. Notre monastère n'est alors pas resté inactif et nous allions à la prison leur remettre de petits colis contenant des articles autorisés : pain, dentifrice, savon, papier toilette. J'ai fait quelquefois le voyage de ma propre initiative pour porter de la nourriture.

Très vite je fis aussi la connaissance des « équipes de rééducation patriotique » envoyées par les autorités chinoises pour nous dispenser des cours d'endoctrinement. Ces équipes arrivaient à l'occasion des fêtes chinoises. Elles restaient plusieurs mois, repartaient et revenaient quelques mois plus tard. Quand elles étaient là, notre vie devenait compliquée et l'atmosphère tendue : on pouvait faire nos rituels mais de façon contrôlée, seules certaines prières étaient autorisées, et jamais les prières liées au dalaï-lama, l'ennemi numéro un, dont il ne fallait surtout pas prononcer le nom. En revanche nous devions lire des journaux chinois de propagande, suivre des cours d'histoire à la manière chinoise, expliquant comment le Tibet avait été libéré de l'arriération par la Chine. Ils essayaient de former notre esprit à la manière de penser chinoise. C'était en général des fonctionnaires tibétains prochinois qui parlaient notre langue. Quand nous voulions sortir pour aller chez nous au village, à Lhasa ou à l'hôpital, il fallait leur demander une autorisation et ils donnaient ou non l'indispensable tampon, selon leur caprice ! Sans ce tampon nous aurions été arrêtées sur la route. Toutes nos activités étaient contrôlées.

### 1990 APRÈS L'ARRESTATION...

Nous avons été conduites au centre de détention de Gutsa. Pour les Chinois, les centres de détention diffèrent de la prison. Ils sont en fait bien pires : ils sont le lieu des interrogatoires avant le jugement et on peut y rester très longtemps dans une désespérante incertitude de son sort.

Un comité d'accueil nous attendait. Des militaires étaient alignés en file indienne. Chaque nonne descendant de la camionnette était frappée par chacun d'entre

eux, tandis qu'ils nous donnaient des directives en chinois que nous ne comprenions pas. Puis ils sont venus derrière nous et nous ont tabassées pour nous faire mettre en rang.

Le centre de détention est formé de plusieurs blocs de bâtiments et au fond il y a une petite cour où nous avons dû rester debout longtemps, face au soleil. Par la suite nous avons été emmenées l'une après l'autre pour des interrogatoires individuels.

Ce jour-là je n'ai pas été tellement torturée, ils m'ont surtout fait peur. J'avais en tête des récits d'anciens détenus : ils racontaient qu'à Gutsa il y avait une grande table noire sur laquelle on se couchait en posant le menton à un endroit particulier. Les policiers donnaient des coups par en dessous et la douleur était, paraît-il, immense. J'ai vu cette table en entrant et j'ai redouté de subir cela. Mais ils se sont contentés de me menacer. En fait, ils étaient furieux parce que c'était un jour de fête et qu'ils avaient dû venir « travailler » à cause de nous ! Ils étaient profondément irrités à cause de ce congé gâché ! Apparemment, il y avait eu une période assez longue sans manifestations et nous avions mis fin à ce calme.

Ils voulaient que nous dénoncions d'autres personnes impliquées dans le mouvement de protestation. Mes compagnes Gyaltsen Lhaksam et Gyaltsen Chonzom ont été violemment battues et sont sorties de la salle tremblantes et presque inconscientes ; une autre très jeune, Gyaltsen Choedron, avait le visage gonflé et plein de sang. Ce jour-là tout le monde a été frappé mais ces trois-là ont été littéralement rouées de coups.

Le soir, dans la cour, nous avons reçu un petit pain cuit à la vapeur et une tasse de thé sans lait. Avec ce maigre remontant, nous avons essayé de reconforter nos camarades. Ensuite nous sommes allées chacune dans une cellule où un grabat très étroit était posé par terre. J'ai aidé Gyaltsen Lhaksam à gagner sa cellule, lentement, et je lui ai donné mon matelas car elle n'en avait pas reçu.

J'avais 19 ans. Beaucoup d'autres avaient le même âge. Les deux plus jeunes avaient 12 et 14 ans.

Le premier jour j'ai donc été plutôt épargnée. Le deuxième fut plus dur. Ils m'ont attaché les mains derrière le dos, avec un fil en espèce de nylon. Dans la cour ils m'ont suspendue à un arbre après avoir retiré mes lacets et mes ceintures – sans doute avaient-ils peur qu'on se suicide avec. En dessous de nos robes de nonnes nous avions enfilé un pantalon pour avoir chaud et une fois pendue à l'arbre, bizarrement mon premier souci a été que mon pantalon ne tombe pas. Les Tibétains sont très pudiques. Les militaires avaient caché mon visage avec ma robe relevée et je ne voyais rien mais

<sup>1</sup> 1 motta = 1 centime = 0,5 yuan



## (EXTRAITS)

mon premier sentiment a été d'éprouver cette gêne à cause de cette histoire de pantalon. Ensuite j'ai senti les coups, donnés à l'aide de tiges de fer ou de cordes à nœuds. Puis ils m'ont appliqué sur l'épaule une plaque en métal avec des dents et m'ont envoyé des décharges électriques. Ils avaient un chargeur manuel avec une manivelle. Quand elle ne tournait pas trop vite, c'était supportable mais s'ils accéléraient, cela faisait très mal. Heureusement, ils ne me l'ont pas mise dans la bouche comme à certaines de mes amies qui criaient sans doute trop fort à leur goût.

D'ordinaire, les interrogateurs travaillent à deux, mais lorsque j'étais pendue dans la cour il y en avait plusieurs, et pas des tendres. Peut-être cela les amusait-il. Après m'avoir descendue de l'arbre ils m'ont reposé les mêmes questions : « Qui t'a envoyée ? Tes parents ? ou la clique du dalaï-lama ? ou bien d'autres personnes ? » Systématiquement je répondais : « Non, j'ai tout décidé moi-même ». Puis ils m'ont ramenée à l'intérieur, à genoux, les bras toujours attachés dans le dos.

Je suis restée environ quatre mois à Gutsa. Les interrogatoires, d'abord quotidiens, s'espacèrent un peu. On ne savait jamais à quel moment de la journée ils tomberaient, si bien que la tension était constante. Pendant une courte période, nous fûmes seules dans nos cellules. Nous ne bougions pratiquement pas, nos muscles s'atrophiaient à force d'immobilité.

Comme les autres, j'avais un petit seau pour faire mes besoins mais à cause des coups il m'était impossible de m'accroupir. Baisser mon pantalon était un exercice laborieux et douloureux, j'y mettais un temps fou, et finalement je faisais mes besoins à moitié debout au-dessus du seau en m'appuyant au mur. Quand le seau était plein il fallait aller le vider mais nous pouvions à peine marcher, nous devons encore nous appuyer aux murs, nos jambes nous portaient à peine. Pourtant je ne peux pas dire que j'étais vraiment malade, en tout cas pas d'une maladie particulière.

En revanche, pendant des années, nous avons eu la peau qui se décollait à l'endroit des coups reçus – comme une espèce de pelade. Ils nous battaient avec une sorte de bâton creux rempli de gravier, un instrument qui ne laisse quasiment pas de traces sur le moment. Tout se passe à l'intérieur du corps. Il n'y a pas de sang. Rien de visible tout de suite. Mais plus tard l'endroit des coups devient bleu puis noir et très gonflé et enfin il pèle, surtout au niveau des bras et des jambes, pendant des mois. Encore aujourd'hui, quinze ans après, quand j'appuie à ces endroits, j'ai mal.

(...)

Pourquoi cet acte de rébellion qui peut sembler gratuit, fou, inconséquent ? Tellement voué à l'échec... Il faut comprendre que je n'étais pas quelqu'un d'éduqué, je n'avais aucune expérience. Hormis ces manifestations, je ne connaissais aucun moyen de faire quelque chose pour mon pays. C'était, à l'époque, la seule action concrète possible. Dès mon arrivée au monastère, j'avais vu les nonnes partir pour manifester et c'était pour moi l'unique manière d'agir. Il était clair dans ma tête que j'allais mourir ou, au mieux, rester de longues années en prison. Il n'y avait pas d'autre issue. J'ai donc agi en parfaite connaissance de cause.

Mon raisonnement était le suivant : si je meurs ou si je souffre, cela n'affecte qu'une seule personne ; mais, en s'ajoutant à celles des autres, ma mort ou ma souffrance peut avoir un retentissement général pour la cause tibétaine et, même si cet impact est seulement indirect, il est encore utile. Le but collectif est de manifester le plus possible. Même si l'effet n'est pas immédiatement visible, c'est un événement inscrit quelque part, un événement qui restera. (...) Je suis intimement convaincue qu'il faut continuer inlassablement, sans interruption.

Ce n'est que par cette voie qu'à un moment donné les Chinois devront discuter et reconnaître la nécessité de dialoguer et de trouver une vraie solution à la question tibétaine.

Si nous, les Tibétains, arrêtons de combattre, si les actions spectaculaires cessent, la communauté internationale ne prendra plus conscience de notre situation et les Chinois auront alors beau jeu de prétendre qu'il n'y a pas de problème... et donc rien à discuter. Nous serons très vite oubliés. Pour faire exister la question tibétaine, il faut en payer le prix. (...) Encore aujourd'hui il est important de persévérer dans notre lutte car elle est fondée sur une exigence de justice.